voyage de l'homme à travers la vie, et les trois parties de son ouvrage correspondent aux trois âges : première partie, *De la jeunesse et de l'été de la jeunesse ;* deuxième partie, *Judicieuse philosophie de la cour dans l'automne de l'âge viril ;* troisième partie, *l'Hiver de la vieillesse*. Il n'a pu mettre les trois âges tout à fait d'accord avec les quatre saisons, et cela dut le chagriner vivement. Chaque chapitre est une crise, et il y en a une cinquantaine : *l'Entrée du monde*, le *Grand théâtre de l'univers*, la *Prison d'or et les cachots d'argent*, la *Cour du vulgaire et la place de la populace*, *l'Amphithéâtre des monstruosités*, la *Sépulture des vivants et la cave du néant*, *l'Ile de l'immortalité*, etc. C'est un mélange souvent forcé, quelquefois amusant, de l'imaginaire et du possible, de personnages réels et de figures allégoriques ; une suite de tableaux et de descriptions où paraissent tour à tour les lieux connus de notre globe et ceux du pays des chimères. Ces aventures, ces personnages, ces fictions sont très-artistement ajustés dans le cadre ; les détails forment un ensemble auquel on ne peut refuser une certaine puissance de conception. Mais Gracian est esclave de la symétrie : un dialogue suit toujours une description, et un conte succède au dialogue. Chaque période, chaque phrase, chaque mot est une allusion, un portrait, une ironie, et tout cela assaisonné de traits, de saillies, de jeux de mots, comme en fournit si abondamment la langue castillane. On ne peut guère comparer toutes ces apparitions d'ombres sur un théâtre changeant qu'à celles d'une lanterne magique. Citons un passage. Deux voyageurs, Critilo et Andrenio, visitent le bazar de l'Humanité. Ils voient une boutique où il n'y a absolument que le marchand ; encore celui-ci, à l'approche des visiteurs, met-il le doigt sur sa bouche, leur faisant signe de se taire. Que diable peut-il bien vendre ? En tout cas, muet comme il est, il ne vante guère sa marchandise. Il vend le silence ! « La marchandise est bien rare et bien importante, dit Critilo ; je croyais qu'il n'y en avait plus dans le monde. Sans doute il la fait venir de Venise, qui est la ville du mystère et des secrets. Mais qui en use ? — Ce sont, dit Andrenio, les anachorètes, les moines, parce qu'ils savent ce que vaut le silence et à quoi il sert. — Mais, moi, je crois, dit Critilo, que ceux qui s'en servent le plus, ce ne sont pas les gens de bien, mais les méchants. Les *malhonnêtes* gens se taisent, les adultères dissimulent, les assassins mettent la main sur leur bouche, les voleurs entrent avec des souliers de feutre. Tous les malfaiteurs usent du silence. — Non, pas même ceux-là, répond Andrenio ; ceux qui devraient se taire parlent le plus et se vantent de leurs méchancetés. Vous verrez cet autre, qui fonde sa chevalerie sur des tours de coquin ; la turpitude ne lui plaît pas si elle n'est pas éhontée. Le donneur de coups de couteau se vante de ce que ses exploits se lisent sur le visage ; le damoiseau veut que l'on parle de ses cheveux ; tel autre, qui n'a point souci de ses devoirs, et qui seulement prend soin de sa figure, tire vanité des hommages qui font le plus de tort à sa réputation. Le mauvais larron prétend à la croix. Et c'est ainsi que les vauriens sont ceux qui font le plus de bruit. — Mais alors qui donc achète du silence ? — Celui qui ramasse des pierres pour les jeter quand le moment sera venu ; celui qui fait et ne dit pas, Harpocrate, que personne ne blâme. — Sachons-en le prix, » ajoute Critilo, qui voudrait en faire une bonne provision. Malheureusement le prix du silence, c'est le silence lui-même, et voilà Gracian lancé à ce propos dans une foule de subtilités.

Un peu plus loin, dans le même bazar du Monde, un marchand crie : « Hâtez-vous d'acheter, car plus vous tarderez, plus vous perdrez, sans pouvoir réparer votre perte. » Celui-là détaille le temps. « Ici, disait un autre, on donne pour rien ce qui vaut beaucoup. — Et qu'est-ce ? — L'expérience. — Et combien coûte-t-elle ? — Les sots l'acquièrent à leurs dépens, les sages aux dépens d'autrui. » — « Où s'achète l'amitié, demande Andrenio ? — Celle-là, seigneur, ne s'achète pas, quoique beaucoup la vendent. » Un autre publie à son de trompe : « Ici on vend des épouses. » (Le mot espagnol *esposas* signifie à la fois des épouses et des chaînes.) Bien des gens accourent, demandant : « Sont-ce des fers ou des femmes ? — C'est la même chose ; elles tiennent également l'homme enchaîné. — Et le prix ? — Pour rien, et même moins encore. — Comment ! moins que rien ? — Puisqu'on paye ceux qui les prennent (allusion à la dot). — Marchandises suspectes, s'écrie quelqu'un ; des femmes ainsi vendues, je n'en prends point, etc. »

Certes, ces petites dissertations ont un tour particulier, tout à fait original. Lieux communs par le sujet, elles ne le sont plus par la manière dont elles sont traitées. Le *Criticon* était très-goûté au XVIIe siècle ; il a tous les défauts d'une littérature en décadence, avec les qualités d'esprit particulières à Gracian. Cet écrivain avait pris pour devise : *En nada vulgar*, Vulgaire en rien. Cette horreur de ce qui a été déjà dit et pensé, cet éloignement des formes convenues, l'a entraîné à des subtilités d'idées et de langage qui rendent son ouvrage très-difficile à lire. Les hyperboles, les images forcées, les jeux de mots, les puérilités abondent. Écrit avec un peu plus de retenue et de bon goût, le *Criticon* pourrait être placé sur la même ligne que son similaire anglais, le *Voyage du pèlerin de Bunyan*.

CRITIQUABLE adj. (kri-ti-ka-ble — rad. *critiquer*). Qu'il est permis, ou possible, ou juste de critiquer : *Les actes du souverain ne sont pas* CRITIQUABLES, *ceux des ministres le sont. Comme mesure financière, l'émission des assignats était très-*CRITIQUABLE. (Thiers.) *La religion n'existe qu'à la condition d'être très-arrêtée, très-claire, très-finie, et par conséquent très-*CRITIQUABLE. (Renan.)

— **Antonymes.** Louable, préconisable, recommandable, plausible.

CRITIQUANT (kri-ti-kan) part. prés. du v. Critiquer : *Une femme* CRITIQUANT *des toilettes.*

CRITIQUANT, ANT adj. (kri-ti-kan, an-te — rad. *critiquer*). Porté à critiquer : *Les bourgeois du* XIIIe *siècle n'étaient pas moins bavards et* CRITIQUANTS *que ceux du* XIXe. (Lenient.)

CRITIQUE adj. (kri-ti-ke — gr. *kritikos ;* de *krinein*, juger). Pathol. Qui est caractérisé par une crise, qui est relatif à une crise : *Phénomène* CRITIQUE. *Epoque* CRITIQUE. *L'influence des phénomènes* CRITIQUES *sur la maladie est et sera toujours enveloppée d'une grande obscurité.* (Chomel.) ‖ *Jours critiques*, Jours qui, d'après Hippocrate, étaient particulièrement caractérisés par des changements notables dans la marche d'une maladie. Le septième jour et le neuvième jour sont encore considérés comme critiques par le peuple et même par un certain nombre de médecins. On appelle aussi *jours critiques* ceux où une femme a ses règles. ‖ *Age critique*, Epoque de la suppression des menstrues chez les femmes, souvent caractérisée par des perturbations plus ou moins graves dans la constitution : *Le cancer du col utérin est souvent la suite de l'irritation causée par les règles douloureuses, à l'*ÉPOQUE *qu'on appelle* CRITIQUE. (Broussais.)

— Par ext. Qui offre une certaine solennité produite par des dangers possibles ou probables : *Le moment, l'instant, l'heure, l'époque* CRITIQUE. *Une situation* CRITIQUE. *Vous êtes dans l'âge* CRITIQUE *où l'esprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit sa forme et son caractère, et où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal.* (J.-J. Rouss.)

— Anxieux, en parlant du regard : *Il jeta sur moi des regards* CRITIQUES, *et, se disposant à m'interroger sur faits et articles, il m'adressa la parole en ces termes.* (Le Sage.)

— Qui a rapport à la critique, qui est en forme de critique, qui se fait pour critiquer : *Observations* CRITIQUES. *Annotations* CRITIQUES. *Science* CRITIQUE. *Le progrès des sciences* CRITIQUES *n'est possible qu'à la condition d'une rigoureuse bonne foi.* (Renan. ‖ Porté à la critique ; habile à la critique : *Les femmes, parmi lesquelles il y en avait d'assez jolies, me considérèrent avec une attention* CRITIQUE, *et me trouvèrent plus de défauts que je n'en avais.* (Le Sage.) *Malherbe et Boileau se distinguent tous les deux par une forte dose d'esprit* CRITIQUE, *et par une opposition sans pitié contre leurs devanciers immédiats.* (Sainte-Beuve.) *Il est une foi* CRITIQUE *qui apprécie avant d'admettre.* (E. Scherer.)

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit *critique ;*
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
BOILEAU.

— **Encycl.** Pathol. *Jours critiques.* V. CRISE.

CRITIQUE s. m. (kri-ti-ke — rad. *critique* adj.). Celui qui étudie les œuvres littéraires ou artistiques, pour en relever les beautés ou les défauts : *C'est une grande partie de la science d'un* CRITIQUE *habile de savoir qu'il y a des choses qui ne méritent pas d'être sues.* (Quintilien.) *Un* CRITIQUE *n'est formé qu'après plusieurs années d'observations et d'études.* (La Bruy.) *On a vu, chez les nations modernes qui cultivent les lettres, des gens qui se sont établis* CRITIQUES *de profession, comme on a créé des langueyeurs de porcs, pour examiner si les animaux qu'on amène au marché ne sont pas malades.* (Volt.) *Un excellent* CRITIQUE *serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie.* (Volt.) *Il y a bien des espèces d'ignorances, la pire de toutes est celle des* CRITIQUES. (Volt.) *L'image la plus favorable sous laquelle on puisse envisager un* CRITIQUE *est celle de ces gens qui s'en vont, un bâtonnet à la main, remuer les sables de nos rivières pour y découvrir une paillette d'or ; ce n'est pas là le métier d'un homme riche.* (Dider.) *La plupart des* CRITIQUES *sont, parmi les gens de lettres, ce que les mineurs sont parmi les gens de guerre ; leur unique talent est de détruire.* (L'abbé Du Resnel.) *Pour être un excellent* CRITIQUE, *il faudrait pouvoir être un bon auteur.* (Villem.) *La mission du* CRITIQUE *n'implique pas l'obligation de produire des chefs-d'œuvre et de découvrir la vérité.* (Proudh.) *Les plus grands* CRITIQUES *sont greffés sur les plus petits esprits.* (F. Wey.) *Ce n'est pas un* CRITIQUE *curieux et studieusement investigateur que La Harpe, c'est un professeur pur, lucide, animé.* (Ste-Beuve.) *Le* CRITIQUE *arrive à comprendre et presque à aimer la colère qu'il inspire.* (Renan.)

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ;
Soyez-vous à vous-même un sévère *critique*.
BOILEAU.

Chacun, vous dénonçant à la haine publique,
Se dit : « Fuyez cet homme, il mord, c'est un *critique*. »
GILBERT.

. . . . Je deviendrai *critique ;*
Sur la littérature où plane le soupçon,
Rigoureux contrôleur, je mettrai le poinçon.
BARTHÉLEMY.

— Par ext. Personne portée à la critique : *C'est un* CRITIQUE *malveillant et absurde.*

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de *critique*
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique !
MOLIÈRE.

— **Épithètes.** Sage, habile, savant, érudit, profond, ingénieux, éclairé, judicieux, impartial, équitable, sensé, zélé, exact, rigoureux, sévère, pointilleux, minutieux, scrupuleux, méticuleux, impitoyable, chagrin, difficile, sombre, sauvage, froid, passionné, acharné, hardi, ignorant.

CRITIQUE s. f. (kri-ti-ke — du gr. *krinô*, je juge). Art, faculté d'apprécier les mérites et les défauts des œuvres littéraires ou artistiques : *Cet écrivain manque de goût et de* CRITIQUE. *Que vous êtes, madame, une rude joueuse en* CRITIQUE ! (Mol.) *Il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une* CRITIQUE *judicieuse.* (La Bruy.) *La* CRITIQUE *souvent n'est pas une science ; c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie.* (La Bruy.) *Est-ce ainsi que vous exercez votre élève à cet esprit de* CRITIQUE *judicieuse qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes ?* (J.-J. Rouss.) *Les anciens ont absolument manqué de* CRITIQUE ; *c'est une science toute moderne.* (Boissonade.)

— Action de critiquer ; jugement motivé porté sur une œuvre littéraire ou une œuvre d'art : *Une* CRITIQUE *fait comme une raquette : elle relève un livre et l'empêche de tomber.* (Boileau.) *Une des meilleures* CRITIQUES *qui aient été faites sur aucun sujet est celle du* Cid. (La Bruy.) *Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la* CRITIQUE, *si son auteur voulait en croire tous les censeurs qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.* (La Bruy.) *La* CRITIQUE *est un impôt que tout candidat à la célébrité doit payer au public ; vouloir s'y soustraire, quelque mérite éminent que l'on ait, c'est une folie ; ne pouvoir la supporter est une faiblesse.* (Addison.) *La* CRITIQUE *est la taxe que le public prélève sur les hommes éminents.* (Swift.) *C'est une chose bien commode que la* CRITIQUE ; *car où l'on attaque avec un mot, il faut se défendre avec des pages.* (J.-J. Rouss.) *Voltaire a dit, je ne sais où, qu'il y avait plus à profiter dans deux beaux vers d'Homère que dans toutes les* CRITIQUES *qu'on a faites de ses poëmes.* (Dider.) *La* CRITIQUE *n'a jamais tué ce qui doit vivre.* (Chateaub.) *Quelque aménité doit se trouver même dans la* CRITIQUE ; *si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire.* (J. Joubert.) *Il faut autant d'esprit pour savoir profiter d'une bonne* CRITIQUE *que pour être en état de s'en passer.* (Mabire.) *Le pic de la* CRITIQUE *démolit toujours et ne construit rien.* (Balz.) *La* CRITIQUE *afflige plus les hommes de lettres qu'elle ne peut leur nuire.* (Villem.) *Quand la* CRITIQUE *n'a rien à guérir, il faut qu'elle se taise.* (J. Janin.) *Tout homme qui se mêle de* CRITIQUE *sans avoir rien produit lui-même est un malhonnête homme.* (J. Janin.) *La* CRITIQUE *est un flambeau, et la louange un bandeau.* (Latena.) *La* CRITIQUE, *chez les anciens, était grave et sérieuse.* (Ste-Beuve.) *La* CRITIQUE *ne peut et ne doit jamais abdiquer.* (E. Scherer.) *Quand la* CRITIQUE *serait plus rare et plus réservée, quand on ferait la* CRITIQUE *de la* CRITIQUE, *où serait le grand mal ?* (E. de Gir.) *La* CRITIQUE *n'est indulgente qu'autant qu'elle est indifférente, n'est complaisante qu'autant qu'on la corrompt ou qu'on la circonvient.* (E. de Gir.) *La* CRITIQUE *ne connaît pas le respect, elle juge les hommes et les dieux.* (Renan.) *La* CRITIQUE *n'est pas aisée, mais l'art est plus difficile.* (Lévis.)

La *critique* est aisée, et l'art est difficile.
DESTOUCHES.

. . . Mis sur la sellette aux pieds de la *critique*,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
BOILEAU.

Ma manière d'agir, ma *critique* et mes ris
M'attireraient bientôt un monde d'ennemis.
REGNARD.

Quant à messieurs de la *critique*,
Du bon sens, ils en ont, mais presque autant, ma foi,
Que messieurs de la politique.
C. DELAVIGNE.

— Examen raisonné, discussion ayant pour but d'établir la vérité ou l'authenticité : CRITIQUE *historique*. CRITIQUE *philosophique*. CRITIQUE *grammaticale*. *La* CRITIQUE *est l'art d'examiner les preuves.* (Fleury.) *La* CRITIQUE *historique est le péché que les théologiens peuvent le moins pardonner.* (Renan.)

— Par ext. Appréciation défavorable : *Vos* CRITIQUES *ne me feront changer ni d'avis ni de conduite.*

La *critique* des sots est l'encens du génie.
MILLEVOYE.

. . . . Il n'est grands ni petits
Que de votre *critique* on ait vus garantis.
MOLIÈRE.

Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la *critique ;*
Toute mouche qu'elle est, rarement elle pique.
A. DE MUSSET.

‖ Personnes qui critiquent : *La* CRITIQUE *a été réduite au silence.*

. . . Quand la *critique* veille
Les sots n'ont pas beau jeu.
VIGÉE.

— Fig. Moyens indirects de faire ressortir quelque chose à reprendre : *La bonne foi de certains peuples sauvages est une* CRITIQUE *sanglante de nos habitudes civilisées. L'approbation de certain public est une* CRITIQUE *fort redoutable des œuvres de l'esprit. L'auteur des* Lettres persanes *a su faire une* CRITIQUE *très-fine de nos mœurs et de nos usages les plus ordinaires.* (Grimm.)

— Philos. Criticisme ou système philosophique de Kant.

— Philol. *Critique verbale* ou *Critique des textes*, Science qui a pour but de restituer les textes anciens.

— Jurispr. Discussion des moyens de la partie adverse ; ensemble des moyens qu'on leur oppose.

— **Epithètes.** Savante, habile, sage, profonde, éclairée, saine, judicieuse, solide, fine, délicate, ingénieuse, spirituelle, agréable, polie, modérée, impartiale, équitable, juste, exacte, rigoureuse, sévère, pointilleuse, minutieuse, scrupuleuse, méticuleuse, étroite, outrée, inflexible, impitoyable, maligne, méchante, amère, mordante, piquante, passionnée, désintéressée, honnête, voilée, déguisée, dissimulée, détournée, hardie, présomptueuse, téméraire, rude, injuste, impolie, grossière, brutale, inconvenante.

— **Antonymes.** Apologie, approbation, félicitation et congratulation, flatterie, louange, préconisation.

— **Encycl.** Philos. Les disciples de Kant appliquent ordinairement la dénomination de *critique*, de *critique générale* à la philosophie, afin de séparer nettement des prétentions du vieux dogmatisme métaphysique la méthode qu'ils entendent suivre dans les spéculations philosophiques et les résultats qu'ils espèrent de cette méthode. Quel est l'objet, quelles sont les données, quelle est la méthode de la *critique générale ?* C'est à M. Ch. Renouvier, le représentant le plus autorisé du criticisme contemporain, que nous demandons la réponse à ces questions. L'objet de la *critique générale* est de tracer les bornes du savoir en essayant la construction d'une synthèse unique, après avoir assemblé tous les éléments disponibles de cette construction. Les données de la *critique générale* diffèrent de celles des sciences particulières par leur généralité et leur étendue. Elles diffèrent de celles des physiciens, car il s'agit de s'élever aux lois les plus générales possible, et non de se borner à quelques synthèses abstraites de toutes les autres et tombant sous l'observation externe. Elles ont plus d'étendue que celles des métaphysiciens, puisque les lois proprement mathématiques ne vont pas au delà des représentés (objets) qui comportent la mesure. Au surplus, la *critique* envisage ces derniers représentés (objets) en eux-mêmes, et s'attache à remonter aux premiers rapports qui les enveloppent, au lieu de descendre aux lois subordonnées susceptibles de tomber sous l'observation jusqu'à un certain point et de se vérifier expérimentalement. Les données de la *critique générale* ne peuvent donc se trouver que dans la représentation en général, et elles s'y trouvent, tout autant que celle-ci, quant à sa généralité même ou sous ses conditions universelles, appartient à la connaissance.

Dès que les données de la *critique générale* et des sciences particulières diffèrent, les méthodes aussi doivent différer. Et en effet, c'est vainement, c'est par un abus étrange de mots, qu'on a prétendu que l'analyse de la représentation en elle-même, la psychologie, comme on dit, est une affaire d'observation et d'expérience. En un sens, tout phénomène est observable, tout phénomène est matière à expérience ; mais il n'est pas raisonnable de confondre l'observation physique avec cette autre observation dans laquelle l'observateur s'observe et se modifie comme observateur et comme observé pendant qu'il s'observe ; l'expérience physique avec une expérience dont il n'est possible ni de fixer invariablement l'objet, ni de préparer, de conduire et d'ordonner extérieurement les éléments. Ainsi nous devons borner le rapport entre la méthode physique et la méthode de la *critique générale* à ceci : que des deux parts il y a des phénomènes à constater, des analyses et des synthèses à faire. La similitude est plus marquée entre la méthode de la *critique* et la méthode mathématique, attendu que la constatation des phénomènes s'y fait identiquement, c'est-à-dire sous la forme positive. Mais la différence est grande, parce que les phénomènes mathématiques se rattachent étroitement aux données de l'imagination et des sens, alors que la *critique générale* s'étend à d'autres ordres de phénomènes dont la représentation n'a pas lieu sous le mode de la sensibilité, le seul qui comporte une vérification directe par l'expérience. La méthode de la *critique générale* consiste donc dans l'analyse des données de la représentation, considérées dans la plus haute généralité possible. Ces données générales de la représentation sont ce qu'on appelle les *catégories*. Le premier problème que la *critique générale* ait à résoudre est la détermination d'un système de catégories. (V. CATÉGORIE.) La plus universelle des lois de la représentation des catégories est la *relation* en général ; toutes les autres sont des espèces de la relation ; en nous et hors de nous, tout se pose par relation. Sous un autre point de vue, celui de l'homme, nécessairement imposé à l'homme, la loi de *personnalité* est encore une loi universelle. Tout, pour nous, est relatif à la *conscience*. Après cela, les relations générales et irréductibles auxquelles se subordonnent les phénomènes sont, en passant des plus faciles à abstraire à celles qu'on distingue plus difficilement de la conscience où elles se posent : 1° la relation de *grandeur* ou *quantité ;* 2° celle de *position ;* 3° celle de *succession ;* 4° celle de *qualité*, 5° celle de *changement ;* 6° celle de cause à effet ou *causalité ;* 7° celle de fin à moyen ou *finalité*. A l'analyse des catégories se rattache celle des lois qui en dépendent formellement, puis des principes et des notions qui se tirent du rapprochement et de la synthèse de termes hétérogènes, tels que nombre et étendue, nombre et durée, étendue et durée, étendue et devenir, devenir et causalité, devenir et finalité, qualité et nombre, etc. Là se trouvent les fondements de toutes les sciences, les définitions, axiomes et données premières que réclame toute théorie et que toute pratique suppose.

Quelle place la *critique générale* doit-elle occuper dans une classification rationnelle des sciences ? On peut considérer les rapports de la *critique générale* avec les sciences particulières sous deux points de vue. D'abord, on peut dire que la *critique générale* embrasse toutes les sciences, y compris celles qui sont le mieux et le plus définitivement constituées et classées, et cela bien qu'elle-même soit loin de s'être arrêtée dans une assiette légitime ou reconnue. Elle renferme, en effet, ou elle recherche tout ce qui est de principe dans le savoir réel ou possible, les données générales dont les groupes particuliers de la connaissance ne rendent point compte, mais qu'ils impliquent pour leur propre fondement. Il n'y a donc pas jusqu'aux mathématiques qui ne soient subordonnées à cet égard à la *critique*. Sous un autre point de vue, on doit voir dans la *critique générale* un recueil de sciences *desiderata*, d'essais, de tentatives de sciences, ou encore de sciences à l'état *vénatoire*, pour employer ici un mot de Bacon. Toute science dont la constitution n'est pas achevée, où la divergence des doctrines humaines dénote un certain degré d'incertitude, bien que l'existence distincte puisse en être universellement admise, et que plusieurs des vérités qui en dépendent aient, de fait, un cours à peu près assuré ; toute science, disons-nous, dont la séparation d'avec les spéculations philosophiques n'est pas accomplie sans retour, appartient aussi à la *critique générale*. Il en est ainsi et de l'histoire prise dans toute son extension, mais surtout comme examen des traditions des peuples et recherche des lois des événements, et de la morale, et de la politique, encore vouées aux systèmes, ballottées entre l'empirisme et l'utopie, subordonnées d'ailleurs à la solution de certaines questions capitales de philosophie, et même, enfin, de l'économie politique, qui a bien pu circonscrire à peu près son domaine propre, mais non pas s'établir sur des principes pleinement et rigoureusement vrais et applicables aux faits, en même temps qu'indépendants de toute hypothèse politique ou morale.

Embrassant toutes les sciences par leurs méthodes et leurs principes généraux, la *critique générale* se divise naturellement en trois sections. La première se rapporte aux objets généraux des sciences logiques (logique proprement dite, grammaire générale, mathématiques pures, géométrie, mécanique rationnelle). La seconde se rapporte aux principes et aux méthodes des sciences physiques (physique proprement dite, chimie, biologie). La troisième comprend les sciences morales (éthique, économique, politique) dans leur totalité, principes et conséquences, jusqu'à ce que ces sciences, se séparant du tronc commun, se montrent définitivement constituées. Au-dessus des trois sections se place la *critique* dans sa plus grande universalité : l'analyse des lois et conditions premières de la connaissance, la recherche de la nature et de la possibilité de la science, l'essai de définition et de classification des notions fondamentales de tout genre, l'examen des objets suprêmes de la spéculation sur le monde et sur l'homme, enfin l'étude des fonctions humaines (l'ancienne psychologie), à laquelle on est conduit dans l'intérêt des autres investigations elles-mêmes et pour leur donner tout le cours qu'elles peuvent avoir, ou même les seules solutions qu'elles comportent.

— Hist. CRITIQUE HISTORIQUE. La certitude de l'histoire repose sur la foi au témoignage ; le contrôle des témoignages est l'objet de la *critique historique*. Deux conditions sont généralement considérées comme nécessaires à la validité d'un témoignage : 1° que le témoin n'ait pas été trompé ; 2° qu'il ne cherche point à nous tromper. Il faut en ajouter une troisième, c'est que le témoin ne puisse se faire illusion à lui-même sous l'influence de passions, d'intérêts, d'idées et de croyances quelconques. « Bien que les hommes en général puissent mentir, dit Buffier, et que même nous ayons l'expérience qu'ils mentent souvent, néanmoins la nature ayant inspiré à tous les hommes l'amour du vrai, la présomption est que celui qui nous parle suit cette inclination, lorsque nous n'avons aucune raison de juger ou de soupçonner qu'il ne dit pas vrai. » Les raisons que nous en pourrions avoir se tirent, suivant Buffier, ou de sa personne ou des choses qu'il nous dit ; de sa personne, par rapport ou à son esprit ou à sa volonté. Par rapport à son esprit : 1° s'il est peu capable de bien juger de ce qu'il rapporte ; 2° si d'autres fois il s'y est mépris ; 3° s'il est d'une imagination ombrageuse et échauffée : caractère très-commun, même parmi des gens d'esprit, qui prennent aisément l'ombre ou l'apparence des choses pour les choses mêmes, et le fantôme qu'ils se forment pour la vérité qu'ils croient discerner. Par rapport à sa volonté : 1° si c'est un homme qui se soit fait une habitude de parler autrement qu'il ne pense ; 2° si l'on a éprouvé qu'il lui échappe de ne pas dire exactement la vérité ; 3° si l'on aperçoit en lui quelque intérêt à dissimuler. A l'égard des choses qu'il dit : 1° si elles ne se suivent et ne s'accordent pas bien ; 2° si elles conviennent mal avec ce qui nous a été dit par d'autres personnes aussi dignes de foi ; 3° si elles sont *par elles-mêmes difficiles à croire*, ou en des sujets où il ait pu aisément se méprendre. Les circonstances contraires rendent vraisemblable ce qui nous est rapporté, savoir : 1° quand nous connaissons celui qui nous parle pour être d'un esprit juste et droit, d'une imagination réglée et saine, d'une sincérité exacte et constante ; 2° quand d'ailleurs les circonstances des choses qu'il dit ne se démentent point entre elles, mais s'accordent avec des faits ou des principes dont nous ne pouvons douter. A mesure que ces mêmes choses sont rapportées par un plus grand nombre de personnes, la vraisemblance augmentera aussi. Elle pourra même de la sorte parvenir à un si haut degré, qu'il sera impossible de suspendre notre jugement, à la vue de tant de circonstances qui ressemblent au vrai.

Ces règles de la *critique* des témoignages sont excellentes, mais insuffisantes. Deux espèces de causes peuvent affaiblir l'autorité, la valeur d'un témoignage : des causes subjectives et des causes objectives. L'analyse qu'a faite Buffier des premières est incomplète. Il n'a pas signalé une cause d'altération de la vérité qui peut agir sur tous les hommes, l'amour du merveilleux, du surprenant, le besoin de s'émouvoir et d'émouvoir les autres, celui d'admirer et de faire admirer. Il y en a une autre, qui consiste dans l'influence qu'exercent les idées préconçues, les croyances, les convictions ardentes sur la manière de voir les faits, de les juger, de les interpréter, de les présenter à l'auditeur et au lecteur. On peut altérer la vérité non-seulement par intérêt, mais aussi sous l'impulsion des passions les plus désintéressées. On peut altérer la vérité avec la claire conscience du mensonge que l'on fait, mais aussi avec la plus naïve sincérité et la plus entière bonne foi, surtout si l'on se trouve dans une atmosphère de passions politiques ou religieuses vivement excitées. Quant aux causes objectives qui peuvent vicier le témoignage, on peut remarquer que Buffier les aborde à peine. Il se borne à dire qu'on peut suspecter le témoignage quand les choses rapportées *sont difficiles à croire*. Il était impossible de s'exprimer d'une manière plus vague. Qu'est-ce qui est facile à croire ? Qu'est-ce qui est difficile à croire ? Sur quoi peut-on se fonder pour distinguer l'un de l'autre ? Quel est le critère du croyable ?

A cette question on peut répondre d'abord que le croyable, c'est ce qui est conforme aux lois de la nature, telles que nous les révèle l'expérience. « Sous le rapport de leur essence, dit Volney, les faits n'ont, dans la nature, dans le système de l'univers, qu'une manière d'être, manière constante, similaire ; et à cet égard la règle de jugement est facile et invariable. Si les faits racontés ressemblent à l'ordre connu de la nature, s'ils sont dans l'ordre des êtres existants ou des êtres possibles, ils acquièrent déjà pour l'historien la vraisemblance et la probabilité ; mais ceci même introduit une différencedans les jugements qui peuvent en être portés, puisque chacun juge de la probabilité et de la vraisemblance selon l'étendue et l'espèce de ses connaissances ; la sphère des analogies est étendue ou resserrée en raison des connaissances exactes déjà acquises ; ce qui ne laisse pas que de resserrer le rayon du jugement et par conséquent de la certitude dans beaucoup de cas ; mais à cela même il n'y a pas un grand inconvénient ; car un très-sage proverbe oriental dit : *Qui croit beaucoup beaucoup se trompe.* S'il est un droit, c'est sans doute celui de ne pas livrer sa conscience à ce qui la repousse ; c'est de douter de ce qu'on ne conçoit pas. »

Un autre critère que nous possédons du croyable, c'est le jugement de probabilité que nous fondons sur le besoin de nous rendre compte de l'enchaînement rationnel des événements. Comme le fait remarquer M. Cournot, nous croyons fermement à l'existence de ce personnage que l'on nomme Auguste, non-seulement à cause du grand nombre d'écrivains originaux qui en ont parlé et dont les témoignages, sur les circonstances principales de son histoire, sont d'accord entre eux et d'accord avec le témoignage des monuments, mais encore et principalement parce que Auguste n'est pas un personnage isolé, et que son histoire rend raison d'une foule d'événements contemporains et postérieurs, qui manqueraient de fondement et ne se relieraient plus entre eux, si l'on supprimait un anneau de cette importance dans la chaîne historique.

Personne, selon nous, n'a mieux posé les conditions et les règles de la certitude historique que Volney, dans ses *Leçons d'histoire* faites à l'Ecole normale en l'an III de la République française. Nous résumerons ici ce qu'il dit sur ce sujet.

Pour apprécier la certitude des faits historiques, on doit peser dans les narrateurs et dans les témoins : 1° les moyens d'instruction et d'information ; 2° l'étendue des facultés intellectuelles, qui sont la sagacité et le discernement ; 3° les intérêts et les affections, d'où peuvent résulter trois espèces de partialités, celle de la contrainte, celle de la séduction et celle des préjugés de naissance et d'éducation. Cette dernière, pour être excusable, n'en est que plus puissante et plus pernicieuse, en ce qu'elle dérive et qu'elle s'autorise des passions mêmes et des intérêts des nations entières qui, dans leurs erreurs, non moins opiniâtres et plus orgueilleuses que les individus, exercent sur leurs membres le plus arbitraire et le plus accablant des despotismes, celui des préjugés nationaux, soit civils, soit religieux.

En examinant les divers témoins ou narrateurs de l'histoire, on les voit se ranger en plusieurs classes graduelles et successives, qui ont plus ou moins de titres à notre croyance. La première est celle des *historiens acteurs et auteurs*, des écrivains de mémoires, de voyages, etc. Les faits, en passant immédiatement d'eux à nous, n'ont subi que la moindre altération possible. Le récit a, dans ce cas, son plus haut degré d'authenticité. Mais ensuite la croyance en est soumise à toutes les conditions d'instruction, de sagacité, d'affection dont nous avons parlé, et le poids du témoignage est toujours diminué, parce que là se trouve agir au premier degré l'intérêt personnel. Aussi les écrivains autobiographes n'ont-ils droit à notre croyance : 1° qu'autant que leurs récits ont de la vraisemblance ; et il faut avouer qu'en certains cas ils présentent un concours si naturel d'événements et de circonstances, une série si bien liée de causes et d'effets, que notre confiance en est involontairement saisie, et y reconnaît, comme l'on dit, le *cachet* de la vérité ; 2° qu'autant qu'ils sont appuyés par d'autres témoignages également soumis à la loi des vraisemblances.

La seconde classe est celle des *témoins immédiats et présents* à l'action, ne portant pas l'apparence d'un intérêt personnel, comme l'auteur acteur ; leur témoignage inspire, en général, une plus grande confiance, et prend un plus haut degré de crédibilité, toujours avec la condition des vraisemblances, 1° selon le nombre de leurs témoignages ; 2° selon la concordance de ces témoignages ; 3° selon les règles dominantes que nous avons établies de jugement sain, d'observation exacte et d'impartialité. Or, si l'expérience journalière de ce qui se passe sous nos yeux prouve que l'action de constater un fait, même notoire, avec évidence et précision, est une opération délicate et soumise à mille difficultés, il en résulte, pour quiconque étudie l'histoire, l'obligation de ne pas admettre légèrement comme irrécusable tout ce qui n'a pas subi l'épreuve rigoureuse de témoignages suffisants en qualité et en nombre.

La troisième classe est celle des *auditeurs de témoins*, de ceux qui ont entendu les faits de la bouche du témoin ; ils en sont encore bien près, et déjà cependant il existe une différence extrême dans l'exactitude du récit et dans la précision des tableaux. Les témoins ont vu et entendu, leurs sens ont été frappés des faits ; mais, en les gravant dans leur entendement, ils leur ont déjà imprimé, même contre leur gré, des modifications qui en ont altéré les formes. Cette altération est bien plus profonde lorsque de cette première glace ces faits sont réfléchis sur une seconde. Bientôt le fait subit, d'esprit en esprit, de bouche en bouche, toutes les altérations qu'introduisent l'omission, la confusion, l'addition des circonstances ; il est commenté, discuté, interprété, traduit, toutes opérations qui en altèrent la pureté native. Mais ici se présente une distinction importante entre les deux moyens employés pour le transmettre : la parole et l'écriture.

Si le fait est transmis par l'écriture, son état est dès ce moment fixé, et il conserve d'une manière immuable le genre d'autorité qui résulte du caractère de son narrateur. Il peut bien déjà être défiguré ; mais tel qu'il est écrit, tel il demeure ; et si, comme il arrive, divers esprits lui donnent diverses acceptions, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont obligés de se baser sur ce type sinon original, du moins positif ; et tel est l'avantage que procure toute pièce écrite, qu'elle transmet immédiatement, malgré les intervalles des temps et des lieux, l'existence des faits ; elle rend présent le narrateur, elle le ressuscite, et, à des milliers d'années de distance, elle fait converser avec lui. Il ne s'agit plus que de constater que la pièce n'est pas apocryphe. Si la pièce est anonyme, elle perd un degré d'authenticité, et son témoignage, par cela seul qu'il est masqué, est soumis à toutes les perquisitions d'une sévère *critique*, à tous les soupçons que fait naître en toute occasion la clandestinité.

Pour la transmission des faits, la tradition orale offre infiniment moins de garanties que l'écriture. On peut juger quelles doivent être les altérations des faits transmis de bouche en bouche, de génération en génération, lorsqu'on voit souvent chez une même personne le récit des mêmes faits varier, selon les époques, selon le changement des intérêts et des affections. Cependant c'est par des traditions orales qu'a dû commencer, qu'a nécessairement commencé l'histoire. Aussi est-ce à ses débuts, c'est-à-dire quand elle n'est encore qu'une tradition, que l'histoire des peuples (s'il est permis d'employer ce mot d'*histoire* pour le récit des faits qui se sont passés aux époques primitives) contient le plus de fables, et s'éloigne le plus de la réalité. S'il est dans la nature de l'entendement humain de ne pas toujours recevoir des faits une image qui en soit la reproduction exacte, mais de les altérer d'autant plus qu'il est lui-même moins exercé et plus ignorant, qu'il en comprend moins les causes, les effets et toute l'économie, il s'ensuit, par une conséquence directe, que plus les peuples ont été grossiers, barbares, et plus leurs commencements d'histoire, c'est-à-dire leurs traditions, doivent être déraisonnables, contraires à la véritable nature, au sain entendement. Or jetez un coup d'œil sur toutes les histoires, et voyez s'il n'est pas vrai que leurs récits sont d'autant plus chimériques, représentent un état d'autant plus bizarre, qu'ils appartiennent à des temps plus reculés, qu'ils tiennent plus à l'origine de la nation dont ils proviennent ; qu'au contraire, plus ils se rapprochent des temps connus, des siècles où les arts, la police et tout le système moral ont fait des progrès, plus ils prennent le caractère de la vraisemblance, et peignent un état de choses physique et moral analogue à celui que nous voyons. Ainsi l'histoire de tous les peuples nous offre ce résultat général, que ses tableaux sont d'autant plus éloignés de l'ordre de la nature et de la raison, que les peuples sont plus rapprochés de l'ignorance et de la barbarie primitives ; et qu'au contraire, ses tableaux se rapprochent d'autant plus de l'ordre que nous connaissons, que ces mêmes peuples s'éclairent, se policent, se civilisent davantage ; en sorte que, lorsqu'ils arrivent aux siècles où se développent les sciences et les arts, on voit la foule des événements merveilleux, des prodiges et des monstres de tout genre, disparaître devant les lumières de la raison comme les fantômes, les larves et les spectres, dont les imaginations peureuses et malades peuplent les ténèbres et le silence de la nuit, disparaissent devant l'aube du jour et les rayons de l'aurore.

— CRITIQUE BIBLIQUE. Le grand principe rationaliste de la *critique biblique*, c'est que les mêmes règles de *critique* doivent être appliquées aux livres sacrés des divers peuples en général, et à la Bible en particulier, qu'à tous les autres documents historiques. On peut, avec Strauss, résumer ces règles ainsi qu'il suit :

1° Un récit n'est pas historique, ce qui est raconté n'est pas arrivé de la manière qu'on le raconte, quand les événements relatés sont incompatibles avec les lois connues et universelles qui règlent la marche des événements. La première de ces lois, conforme aussi bien à de justes idées philosophiques qu'à toute expérience digne de foi, c'est que la cause absolue n'intervient jamais, par des actes exceptionnels, dans l'enchaînement des causes secondes, et qu'elle ne se manifeste que par la production de la trame infinie des causes finies et de leurs actions réciproques. Par conséquent, toutes les fois qu'un récit nous rapporte un phénomène ou un événement, en énonçant d'une manière formelle que le phénomène ou l'événement a été produit immédiatement par Dieu même (voix célestes, apparitions divines, etc.), ou par des individus humains qui tiennent de lui un pouvoir surnaturel (miracles, prophéties), nous ne pouvons y reconnaître un témoignage digne de foi. Une seconde loi, observable dans tout ce qui arrive, est celle de la succession. Même aux époques les plus violentes, dans les changements les plus rapides, tout suit un certain ordre de développement, tout croît successivement pour décroître ensuite. Si donc on nous dit d'un grand homme que, dès son enfance, il a eu et exprimé le sentiment intime de la grandeur qui a été l'apanage de son âge viril ; si l'on raconte de ses partisans qu'à la première vue, ils ont reconnu qui il était ; si, après sa mort, leur passage du plus profond découragement à l'enthousiasme le plus vif est représenté comme l'œuvre d'une seule heure, il nous faut encore ici faire plus que douter de la réalité de l'histoire qu'on nous raconte. Enfin, il faut tenir compte de toutes les lois psychologiques, qui ne permettent pas de croire qu'un homme ait senti, pensé, agi autrement que ne le font les hommes, ou autrement qu'il n'a fait lui-même d'ordinaire.

2° Ce n'est pas seulement avec les lois qui règlent les événements, c'est encore avec elle-même et avec d'autres relations qu'une relation doit être d'accord, pour avoir une valeur historique, pour offrir des garanties à la croyance. Où le désaccord est le plus grand, c'est quand il va jusqu'à la contradiction, et qu'une relation dit formellement ce qu'une autre nie. La contradiction peut porter sur le fait, sur le fond même de l'événement ; elle peut porter sur les circonstances du fait, sur le temps, le lieu, le nombre, le nom, etc. On se demande jusqu'à quel point il faut regarder comme des contradictions de relations le silence de l'une sur des faits que l'autre raconte. En soi, et sans autres explications, un tel argument tiré du silence d'un